



Finaliste

Design Parade Toulon
Villa Noailles

29.06 - 03.11

Ancien évêché
69, Cours Lafayette
83 000 Toulon

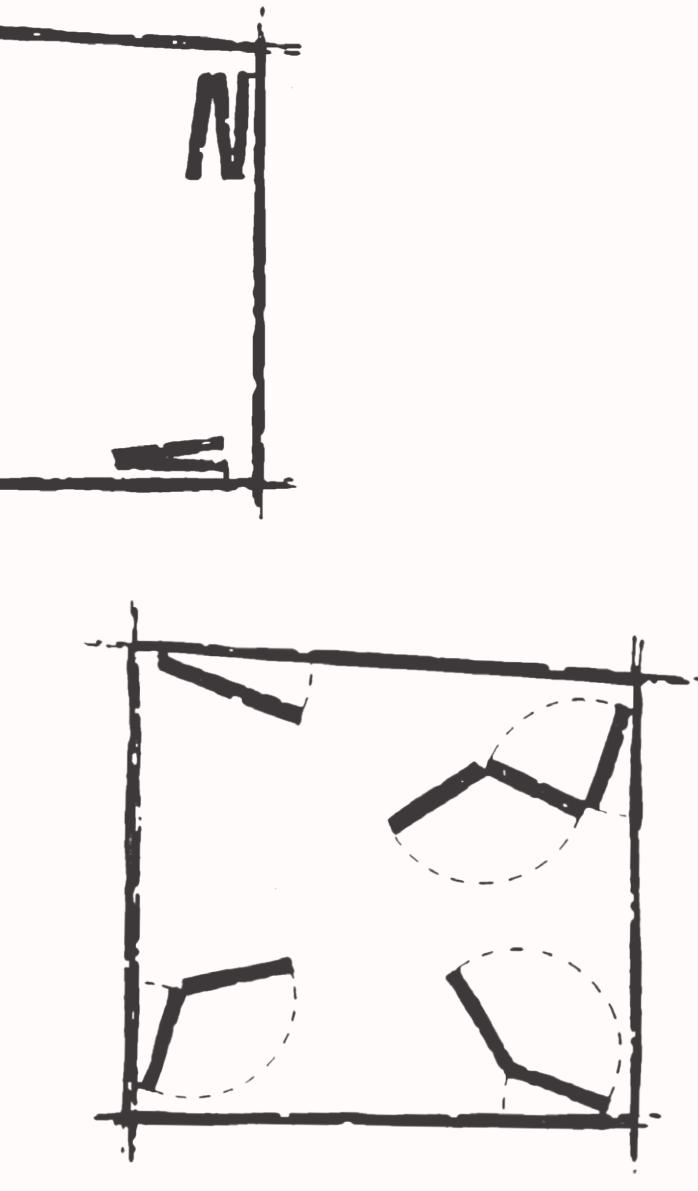
Par les bâties

Martin
Lichtig

Violaine
Barrois
Amandine
Capion

Arnaud
Bottini
Chloé
Chéronnet

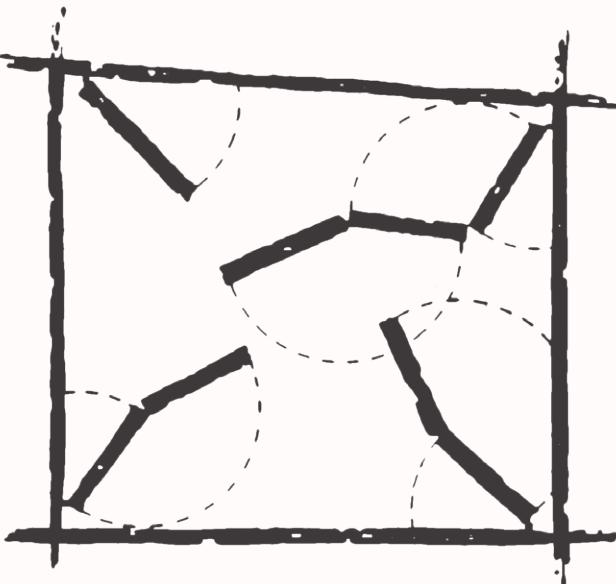




Quand l'architecture d'intérieur se fait scénographie d'exposition. Une exposition montée à la manière d'un chiffonnier, un peu archéologue, d'un chercheur qui assemble les preuves, les pièces d'un puzzle. Sa collecte est patiente mais, irrémédiablement, débordante. Alors les murs ne suffisent plus au poids des évidences et il faut se rendre à l'une d'entre elles : en échafauder davantage. Ces murs nouveaux toisent les anciens, desquels ils sont pourtant des développements, d'étranges excroissances. Ainsi, s'est progressivement formé tout un organisme, maniable, complaisant à l'égard de trouvailles régulières, de récurrentes découvertes.

Ses membres articulés tendent à échapper aux classifications conventionnelles, à la taxinomie des agencements. Ainsi se déploient des pans de bois depuis les murs, faisant tout à la fois, office de paravent, de coupe-vent, de pare-sons, de cimaise en accordéon, de malle de rangement et, encore, d'abat-jour, d'interrupteur et de variateur de lumière. Car dans le creux formé par le mur, porteur, et la première partie du bras, jaillit une lumière pour éclairer les œuvres. Celle-ci est tantôt artificielle, rasant les pans de mur aveugle, tantôt naturelle, lorsque le mur est percé de fenêtres pour lesquelles la cimaise se fait alors aussi volet intérieur, atténuateur.

Depuis cette salle, on voit le monde, restitué par ceux partis l'arpenter, l'affronter. Ce territoire enquêté l'a été par Violaine Barrois, Arnaud Bottini, Amandine Capion et Chloé Chéronnet. Ce Sud, non idéalisé, ils l'ont rapporté dans ses ruines et ses chantiers, son impermanence et ses recommencements, son âpreté et sa vulnérabilité. Que l'on ne s'y trompe pas, la collecte de quelques-unes de leurs œuvres n'est que l'écho, affaibli, de la véritable récolte à l'œuvre dans leur pratique respective. Et, se rendant à une autre évidence : qu'il ne pourrait en échafauder suffisamment, le chiffonnier s'en est finalement allé, à son tour, par les blés.



Il existe d'autres manières de raconter le territoire. Elles sont différentes de celles d'hier, des paysages cadrés et figés, de quelques points de vue incontournables, éprouvés. A un unique récit, réduit et reproduit en tableaux et cartes postales, répliquent d'autres voix. Celles de ces artistes se révèlent ici d'autant plus singulières qu'elles participent de la relativisation d'un mythe, peut-être d'un mirage, en l'occurrence celui du Sud, de la Provence, du littoral et de l'arrière-pays méditerranéens.

Au premier rang de ces autres manières de raconter le territoire, il y a peut-être d'abord d'autres manières d'être vis-à-vis de lui. Qu'elle ait toujours été là, un peu pour soi, ou adoptée, cette région est par toutes et tous sondée, vécue quotidiennement, certes, mais aussi arpente dans ses marges, scrutée autrement. Ce renouvellement du regard se traduit notamment à travers les choix des focales. Parmi eux ou, plus précisément, aux deux extrémités de l'éventail de ces points de vue, l'image aérienne, satellitaire, côtoie sans transition le gros plan, le zoom quasi microscopique. Ce côtoiemment de différentes échelles, au sein d'un même espace d'exposition et parfois même d'une même œuvre, participe de la mise en relief du paysage, au profit de l'accentuation de ses contrastes plutôt que de leur effacement, leur nivellation.

Au-delà des regards, l'investigation peut se faire aussi collecte, excavation conscientieuse, archéologie des temps présents. Les fouilles mettent au jour matières et matériaux ambigus, agrégats de nature et de culture, naturellement pollués ou artificiellement renaturés. Ces rebuts sont des médiums davantage que des témoins ou, du moins, le deviennent-ils en intégrant une mise en récit, et même en affection, de l'environnement. Cette opération constitue une étape nouvelle, rarement dernière, de leurs pérégrinations à travers les assemblages temporaires d'Amandine Capion, les gravures et oxydations progressives de Chloé Chéronnet ou encore les détourages numériques d'Arnaud Bottini et les impressions 3D de Violaine Barrois.

L'investigation tend aussi parfois à l'introspection. Ni les chemins empruntés, ni les regards portés ou les objets collectés ne prétendent alors à l'objectivité ou ne relèvent d'une science exacte du territoire. A l'inverse, ces choix révèlent autant d'attentions particulières dirigées le plus souvent vers des fragments significatifs (une carrière, un port, un tas de gravats) mais également vers des fragments, *a priori* aussi triviaux qu'une terre, investis d'une nouvelle signification. Ainsi, le fragment d'un territoire commun est associé à un souvenir intime et, de fait, en capacité de le réactiver. Ces fragments, considérés un temps seulement pour eux-mêmes, constituent finalement des accès, voire des liens, privilégiés à l'écosystème dont ils ont été extraits pour nous permettre de nous y retrouver.





Ces pratiques, si expérimentales soient-elles, jamais ne se suffisent. A ces autres manières de raconter le territoire, se superposent ainsi d'autres récits. Parmi eux, il y a celui d'un territoire partout accaparé et irrémédiablement marqué par la main de l'être humain. Ce constat de l'anthropocène est particulièrement prégnant, par exemple, dans le regard renouvelé qui est porté sur le littoral. Celui-ci ne peut être que deviné derrière des installations portuaires, autonomes, ou signalé par des grues, des roues, des paquebots. Ces zones d'activité, le plus souvent inaccessibles, ont absorbé, si ce n'est confisqué, cette interface, désormais frontière, entre terre et mer.

À l'écart du littoral, l'intérieur des terres n'est pas en reste. Le sol y subit une pression telle qu'il disparaît sur des hectares sous le béton, matière à reproduire partout les mêmes schémas urbains. Et, paradoxalement, les constructions elles-mêmes finissent par subir cette pression qui accélère leur délabrement. C'est le passage accéléré du temps qui est donné à voir, à travers simultanément le constat des séquelles du paysage, l'évocation d'un état antérieur et la préfiguration de changements encore à venir. Ces paysages reconstitués ne relèvent donc jamais de l'instantané et bien plutôt de la transcription d'une quantité de mouvements à l'œuvre dans le territoire.

Mais en ces terres anthropisées, comme en ces chantiers et ces ruines promises, on sent poindre ça et là comme une revanche de nature. C'est elle qu'on remarque et qui s'incarne à travers les premières plantes, rudérales, qui émergent des tas de gravats. C'est encore elle dont, paradoxalement, on croit reconnaître les formes organiques dans les vues aériennes détournées des sites que, au sol, l'être humain a le plus bouleversés. Ce sont aussi ses effets qui dévoilent l'image à la surface du métal. Enfin, c'est elle qu'on croit entendre en parcourant les colombins d'un mélange de terres, similaires à des sillons à la surface d'un disque, d'un enregistrement de nature, telle qu'elle est, équivoque.

Ces enregistrements ici donnés à voir, et peut-être à entendre, contraints par leur écrin, sont autant de réductions planes de pratiques qui se déploient par ailleurs dans quantité de dimensions. Chacun s'est ainsi plié à l'exercice de ne montrer ou créer qu'une seule série de travaux en deux dimensions. Des mises en perspectives aplaniées, sans rien sacrifier de leur profondeur, au contraire, dans lesquelles on peut s'en aller. Et, à travers elles, les cimaises et autres pans de mur opaques se font portes ouvertes sur un territoire reformulé, subjectif, de nouvelles géographies.

Violaine Barrois, *Boues*, 2024
Arnaud Bottini, *Organes urbains*, 2018-2021
Amandine Capion, *R1 et R2*, 2023
+ *Les agrégats spontanés*, 2024
Chloé Chéronnet, *Littoral (1 à 3)*, 2024

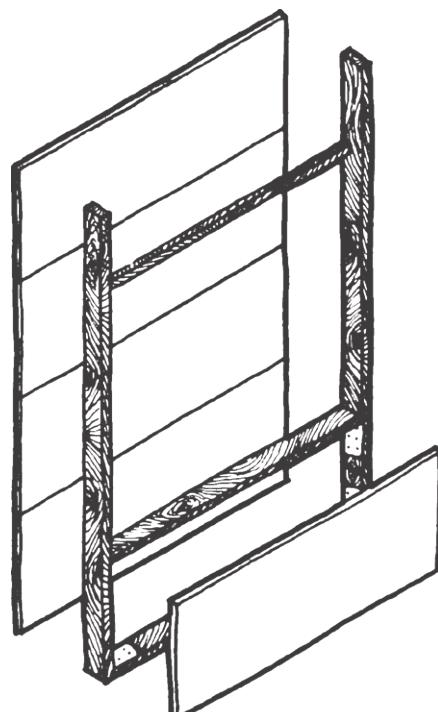
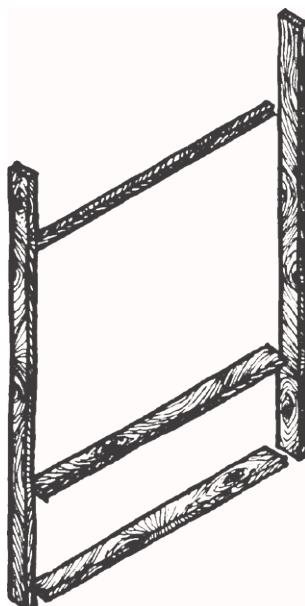
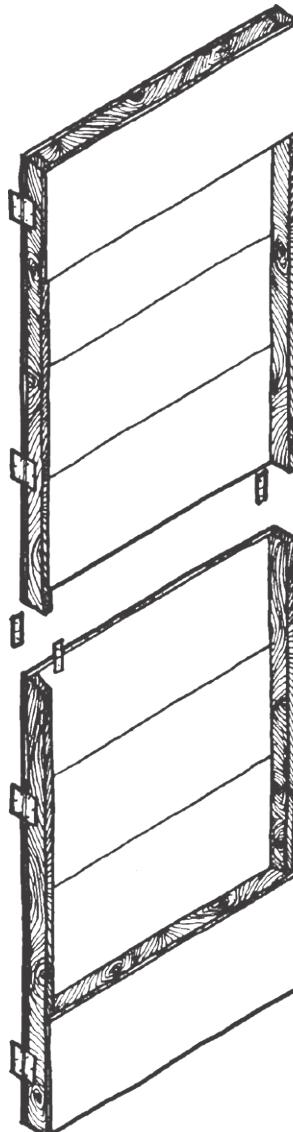
À l'origine de ce projet, il y a le simple récit d'une figure fictive en quête de surfaces supplémentaires pour l'accrochage d'œuvres.

Le dispositif de cimaises-accordéons ici mis en œuvre tente de satisfaire pleinement ladite quête par le recours à un minimum de moyens. Ainsi, ce sont vingt-quatre mètres carrés additionnels (quarante-huit si l'on intègre le verso des cimaises) qui se déploient à partir de presque rien.

La structure consiste en un assemblage à sec (donc réversible) de tasseaux de bois. Ceux-ci proviennent d'un pin maritime, extrait d'une forêt locale gérée durablement et débité sur place grâce au dispositif léger d'une scierie mobile. Par-dessus le squelette de bois, des panneaux acoustiques sont par exemple ici fixés, et peuvent être retirés. Ces derniers, produits par Pièvreplume, sont issus du recyclage de textiles. Des tubes lumineux et des roues parachèvent l'ensemble. C'est tout.

C'est tout et cela suffit à créer différentes scénographies en déployant les cimaises-accordéons, à mettre à l'abri les œuvres en les rabattant complètement, ou encore à améliorer l'acoustique d'une pièce, à la cloisonner temporairement, à l'éclairer aussi, à l'assombrir également.

La préoccupation constante de l'impact minimum de ces dispositifs s'incarne finalement par leur légèreté. Celle-ci invite au déplacement quotidien de ces cimaises-accordéons en un ballet renouvelé tous les jours. Assemblées par des charnières, les cimaises se plient sans se démonter, pouvant ainsi entamer leur itinérance et, avec elle, celle du simple récit d'une figure fictive en quête de surfaces supplémentaires pour l'accrochage d'œuvres.





Par les blés

Finaliste

Design Parade Toulon
Villa Noailles

Violaine Barrois

barrois@gmail.com
IG violaine_barrois

Arnaud Bottini

arnaud.bottini@protonmail.com
IG arnaud.bottini

Amandine Capion

caption.amandine@gmail.com
IG amandinecaption

Chloé Chéronnet

chloe.cheronnet@gmail.com
IG chloe_cheronnet

Martin Lichtig

bonjour@martinlichtig.com
IG martinlichtig

Photographies : Luc Bertrand

